

Dans le mouvement vivant de la relève Entretien avec Suzanne Lemoine

Pierre Lavoie

Number 77, 1995

Relève, héritage et renouveau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lavoie, P. (1995). Dans le mouvement vivant de la relève : entretien avec Suzanne Lemoine. *Jeu*, (77), 89–93.

Dans le mouvement vivant de la relève

Entretien avec Suzanne Lemoine

Depuis 1982...

À tort ou à raison, votre travail de comédienne est principalement identifié au théâtre de recherche, au théâtre expérimental, au théâtre produit par des compagnies dites de la « relève ». Si cela est juste, s'agit-il d'un choix délibéré ou d'un concours de circonstances ?

Suzanne Lemoine — J'exerce le métier de comédienne depuis 1982. Une carrière ne se détermine pas de façon aussi consciente qu'on pourrait le croire. J'ai acquis ma formation de base à l'Université du Québec à Montréal, que j'ai complétée par la suite par diverses formations à l'extérieur de cette institution, avec Pol Pelletier par exemple, au Théâtre Expérimental des Femmes. J'ai travaillé au TEF pendant quatre ans. Je suis très reconnaissante à Pol et aux autres directrices du TEF de m'avoir ouvert les portes de leur théâtre, d'avoir permis à une jeune comédienne de vingt-deux ans de pouvoir y travailler, de m'avoir donné une chance. Ce n'était déjà plus le théâtre féministe radical de la fin des années soixante-dix. Mon arrivée a d'ailleurs coïncidé avec celle de Ginette Noiseux et de Lise Vaillancourt. Le premier spectacle dans lequel j'ai joué était *Ballade pour trois baleines* de Lise Vaillancourt et de Diane Bégin. À cette époque, il y avait peu de gens dans la salle. Plusieurs croyaient que les hommes n'y étaient pas admis — ce qui n'a jamais été le cas —, et que, pendant plus d'une heure, le texte consistait à dire : « À bas les hommes ! »... Les personnages que j'ai interprétés dans toutes ces pièces, *les Dandigores*, *Équivoque*, *Marie-Antoine, opus 1*, étaient très riches, complexes, parfois plus étoffés et éclatés que les personnages d'adolescentes que j'ai joués par la suite, qui correspondent davantage, *a priori*, à mon emploi, à mon physique, celui de la petite adolescente rockeuse...

Après, j'ai travaillé avec René Richard Cyr dans *Un simple soldat* de Marcel Dubé, présenté à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, où j'interprétais le rôle de Fleurette. Ce travail m'a permis de m'ouvrir davantage, car j'ai un côté très sauvage. Je suis très entière. Quand je fais partie d'un groupe, c'est totalement ! Mais je veux toujours aller plus loin, d'où le besoin que j'ai de travailler avec des groupes différents. J'ai donc participé à de nombreuses tournées dans les écoles, entre autres avec le Théâtre Petit à Petit, avec des créations pour adolescents dans lesquelles il y avait de la musique, de

la danse, des chansons, des personnages d'adolescents. La création de *Cabaret neiges noires* m'a rappelé ce type de création. D'après moi, le théâtre doit être vivant, doit déranger. Le théâtre pour adolescents, en ce sens, rejoignait mes attentes, car il oblige constamment le créateur à questionner la forme et le contenu. J'ai également participé à la création de *la Chambre bleue* d'Hélène Lasnier, produite par l'ex-Théâtre de l'Atrium, dans une mise en scène de Robert Lepage. Nous avons travaillé huit mois en création, en utilisant la méthode Repère¹. Ce spectacle a d'abord été présenté à l'Eskabel, en novembre 1985, et ensuite en tournée scolaire jusqu'au printemps 1986.

En 1988, ce fut *À quelle heure on meurt ?*, d'après l'œuvre et l'univers de Réjean Ducharme, un montage de textes conçu et mis en scène par Martin Faucher. Pendant un an, nous avons travaillé à lire l'œuvre de Ducharme, à la discuter, à tenter de la cerner. Cette expérience est l'une des plus belles que j'ai vécues, car nous avons pris le temps d'entrer dans l'œuvre. J'ai retravaillé par la suite avec René Richard Cyr au Quat'Sous, dans *l'Éveil du printemps* de Frank Wedekind.



Jusqu'à l'âge de trente ans, j'ai aussi beaucoup participé comme actrice à la production de vidéos pour les adolescents, qui étaient vendus ensuite à la télévision ou dans les écoles. L'an dernier, par ailleurs, j'ai joué dans deux petits films. Toutes ces expériences m'ont beaucoup enrichie, tout comme les dramatiques à Radio-Canada FM, par exemple.

Vous ne vous confinez donc pas nécessairement dans une des catégories dont nous parlions au début de cet entretien ?

Roger Larue, Marc Béland et Suzanne Lemoine dans *Cabaret neiges noires* du Théâtre Il Va Sans Dire et du Théâtre de la Manufacture, créé aux 20 jours du théâtre à risque en 1992. Photo : Robert Laliberté.

1. Voir l'entretien que Jacques Lessard, du Théâtre Repère, a accordé à Philippe Soldevila dans *Jeu* 52, 1989.3, p. 31-38. NDLR.

S. L. — J'ai une formation en danse. Pendant des années, j'ai poursuivi des entraînements, j'ai participé à des stages pour la voix, pour le corps, etc. Je m'engage pleinement dans toutes les expériences que j'ai la chance de vivre. Bien sûr, toutes ces expériences me ressemblent. Je suis une fille de création, la preuve étant que j'ai fondé une compagnie de théâtre avec Isabelle Villeneuve-Galipeau qui s'appelle les Productions les Cèdres Millénaires. Il est difficile de se définir. Parfois, c'est après plusieurs années qu'on peut mieux le faire. Mais ce penchant très marqué pour la création n'empêche pas que je peux et que je souhaite aussi jouer à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, au Théâtre du Nouveau Monde, dans des séries télévisées, dans des films... Comme actrice, je suis curieuse et j'aime toucher à diverses formes, aussi bien théâtrales qu'audiovisuelles.

Même si je ne crois pas au hasard, il est certain que d'avoir joué dans *À quelle heure on meurt ?* m'a sans doute permis d'être remarquée par Paula de Vasconcelos de Pigeons International pour *Perdus dans les coquelicots*. De la même façon, ma première rencontre avec le Théâtre Il Va Sans Dire, en 1987, avec *Toupie Wildwood* de Pascale Rafie, m'a conduite à la création de *Cabaret neiges noires*. Il y a des réseaux qui se constituent forcément, des gangs. Ainsi, Pascale Rafie est-elle l'auteure de *Soleil*, que je mets en scène en décembre 1995². Je fais donc aussi partie du clan de *Cabaret neiges noires*, de la nouvelle création du Théâtre Il Va Sans Dire, *Lolita*. Je dois dire que ça me plaît, que je suis bien dans ce mode de création. Mais je trouve quand même que ce sont les autres qui me cataloguent. J'aurais aimé, par exemple, travailler avec André Brassard, qui m'a vue dans *Cabaret*... En fait, j'ai été dirigée par lui dans une lecture scénique de *Conte d'hiver 70* d'Anne Legault, qui a été créé à la scène, mais il n'a pas fait appel à moi pour interpréter le rôle que j'avais tenu à la lecture. Il est certain que les gens, même s'ils nous apprécient, ont eux aussi leur gang, leurs habitudes de travail. Par ailleurs, j'ai toujours voulu travailler avec Denis Marleau. Il m'avait approchée alors que je jouais dans *Cabaret*... J'ai donc dû, à mon grand regret, refuser son invitation. Depuis, il ne m'a jamais rappelée. Les voies de la création sont, somme toute, mystérieuses, à défaut de vouloir parler de hasard. Il est vrai que je ne suis pas très connue du grand public et qu'il y a un grand nombre de bonnes comédiennes de ma génération. Si j'avais joué au TNM deux ou trois fois, la situation serait sans doute différente. Mais je n'ai pas de regret, car tout ce que j'ai fait me ressemble profondément. Un seul regret, en fait : des rôles qui m'apparaissent être faits sur mesure pour moi me passent sous le nez.

Dans la structure de travail, vous êtes sans doute plus à l'aise à l'intérieur du théâtre de création que dans le théâtre institutionnel, où les cadres sont beaucoup plus rigides.

S. L. — En effet, comme les créations auxquelles j'ai participé demandent beaucoup de temps, jusqu'à deux et trois étapes échelonnées sur plusieurs mois, la créativité de l'acteur est davantage sollicitée. Souvent, le texte n'est pas terminé, il faut improviser. Mais je suis convaincue que chaque contrainte peut se révéler créatrice : dans les théâtres institutionnels, le peu de temps alloué pour répéter oblige l'acteur à puiser dans son bagage intérieur, à exploiter ses expériences antérieures, s'il veut, par exemple,

2. Cet entretien a été réalisé en novembre 1995. NDLR.

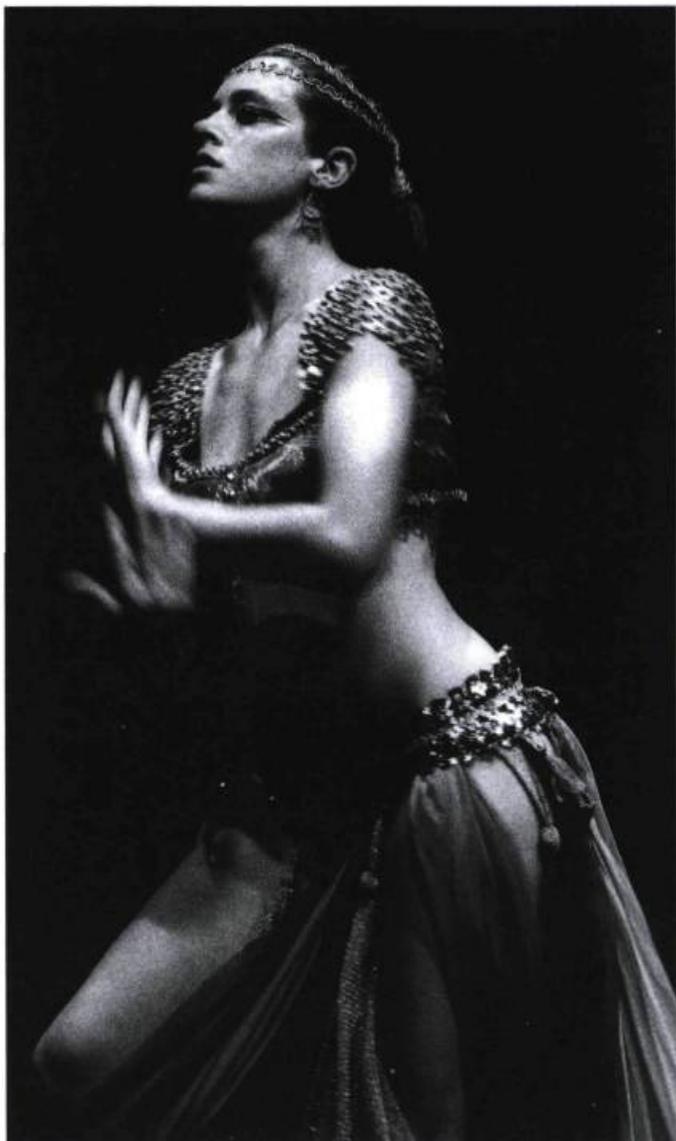
interpréter *Cyrano de Bergerac*. L'aspect le plus difficile du théâtre de création, au sein des petites compagnies, c'est l'aspect financier. Je vais avoir trente-cinq ans dans quelques jours, et je ne peux même pas me payer deux semaines de vacances à la campagne.

De la relève

Puisque cet entretien avait pour point de départ la question de la relève, j'aimerais que vous nous parliez de la compagnie que vous avez fondée avec Isabelle Villeneuve-Galipeau.

S. L. — Nous avons fondé les Productions les Cèdres Millénaires en août 1991. Nous avons présenté des *workshops*, des ateliers publics. *Soleil*, en décembre 1995, sera notre première véritable production. Pour ma part, lors de la fondation, j'avais déjà en vue la création de ce texte de Pascale Rafie. Nous y travaillons en fait depuis quatre ans maintenant. Au départ, ce texte était un monologue que je devais interpréter. Mais je voulais en faire un chœur, avec musique et tout. C'est un appel à l'amour, une quête d'amour. Une Québécoise d'origine libanaise relate son enfance dans une sorte de cérémonie commémorative, de conte narratif, pour en arriver à sa vie actuelle, où elle souhaite rencontrer un homme avec qui partager sa vie, un homme qui l'aime. Elle procède donc au grand ménage de sa vie, de ses souvenirs. Sa mère, sa grand-mère, son arrière-grand-mère vont s'incarner sur scène, dans un chœur de tam-tams. Je travaille la mise en scène de cette création depuis deux ans. Nous partageons un local avec deux autres compagnies. C'est très difficile, car nous manquons de moyens pour le moment. On fait des miracles ! On réussit toujours à sauver les meubles. La vision de l'amour présente dans cette pièce fait écho à ce que je suis aujourd'hui. Mais je ne renie pas pour autant le côté sombre ou noir du personnage de Peste que j'interprétais dans *Cabaret*... Si on choisit d'être artiste, c'est parce qu'on a envie d'explorer différentes parties de soi-même. Oui pour le côté rock'n'roll, mais j'ai aussi besoin de tendresse...

Est-ce que la notion de « relève » a un sens particulier pour vous ?



Suzanne Lemoine dans
la Soirée des murmures
du Théâtre
Expérimental des
Femmes en 1987.
Photo : Anne de Guise.

S. L. — À mon sens, le Théâtre Il Va Sans Dire, Momentum, Pigeons International formaient la relève des dernières années, même si, par exemple, le premier existe depuis dix ans. (Il y a beaucoup de jeunes compagnies actives que je ne connais pas, à cause de mon horaire surchargé.) Pour leur part, les Cèdres Millénaires existent depuis quatre ans, mais ils n'ont pas encore produit un seul spectacle. S'il est réussi, nous commencerons peut-être à être connues. Au moment de la création de notre deuxième spectacle, nous aurons six ans... Parfois, il est difficile de considérer des compagnies qui ont moins de cinq ans comme faisant partie de la relève. Avant qu'on entende parler de ces toutes jeunes compagnies, il faut souvent qu'elles puissent être reconnues et, pour cela, qu'elles aient produit au moins deux ou trois spectacles. Je fais partie de la relève en tant qu'artiste, en tant qu'actrice. Il y a la relève naissante et celle qui commence à être reconnue. Je suis dans le mouvement vivant de la relève, mais ma compagnie n'a pas du tout l'importance des compagnies dont je parlais plus tôt. Il faudrait parler d'une relève *off off*, mais je trouve cela négatif. Il s'agit davantage de stades qui marquent l'évolution d'un individu, d'une compagnie. ♦

Sylvie Moreau et
Suzanne Lemoine dans
Soleil des Cèdres
Millénaires, créé à la
Licorne en 1995.
Photo : Céline Laroche.

